

Marie Darrieussecq

Clèves

**MARIE
DARRIEUSSECQ**

P.O.L
Extrait de la publication

Clèves

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

TRUISMES, 1996

NAISSANCE DES FANTÔMES, 1998

LE MAL DE MER, 1999

BREF SÉJOUR CHEZ LES VIVANTS, 2001

LE BÉBÉ, 2002

WHITE, 2003

LE PAYS, 2005

ZOO, 2006

TOM EST MORT, 2007

PRÉCISIONS SUR LES VAGUES, 2008

TRISTES PONTIQUES d'Ovide, *traduction*, 2008

LE MUSÉE DE LA MER, *théâtre*, 2009

RAPPORT DE POLICE. Accusations de plagiat et autres modes
de surveillance de la fiction, *essai*, 2010

chez d'autres éditeurs

CLAIRE DANS LA FORÊT, éditions Des femmes, 2004

PÉRONILLE LA CHEVALIÈRE, Albin Michel Jeunesse,
illustrations de Nelly Blumenthal, 2008

Marie Darrieussecq

Clèves

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2011
ISBN : 978-2-8180-1397-7
www.pol-editeur.com

*Est-il possible que l'on ne sache rien de
toutes les jeunes filles qui vivent cependant?
Est-il possible que l'on dise « les femmes »,
« les enfants », « les garçons » et qu'on ne se
doute pas, malgré toute sa culture, l'on ne se
doute pas que ces mots, depuis longtemps...*

Rilke

I

LES AVOIR

« Mais vas-y donc, à ta kermesse. »

Dix heures du soir au mois de juin.

Ses parents ont du monde. Ils boivent du rosé.
« Mais vas-y donc, à ta kermesse. » Leurs copains sifflent quand elle se montre avec sa robe. Sa mère l’embrasse et lui frotte la joue à cause du rouge à lèvres. Son père lui donne un billet de dix francs.

Elle gambade sur la route, un petit saut à chaque pas, un bruit glissant, *chiff, chiff*. Sa robe bat l’arrière de ses genoux. Des chiens rouges sont brodés le long de l’ourlet. C’est sa robe préférée.

Elle passe devant chez Monsieur Bihotz, elle est contente qu’il ne soit pas sur son perron.

Un mouvement de foule et elle entend « ton père ton père ». Elle lève la tête vers le clocher. Les aiguilles font un angle comme l'index et le pouce, un revolver. Minuit moins le quart. Elle avait la permission de onze heures et demie. *Putain putain*. La bouche ouverte de Nathalie : « ton père ! » en rouge humide.

Elle le voit. Entièrement nu. Un foulard rouge autour du cou, sa casquette Air Inter sur la tête. Avec son copain Georges qui est nu lui aussi. Ils chantent une chanson sur un curé et une nonne. « Tu vas nous bénir la bite ! » crie son père en courant vers elle. Non, vers le curé qui est derrière elle. La bite de son père, boudin blanc bondissant, est très différente de celle de Monsieur Bihotz.

★

Déjà qu'à l'école, ce n'est pas facile. Qu'elle est la seule à ne pas aller au caté. Raphaël Bidegarraï de CM2, les mains en coque sur sa braguette, lui demande de lui bénir la bite.

La mère de Nathalie lui a prêté un livre avec les prières et elle s'entraîne dans sa chambre. *Petit Jésus protège mes parents et apporte-leur la paix de l'âme. Et pardonne-nous nos offenses comme nous par-*

donnons à ceux qui nous ont offensés. Elle demande à sa mère : *offensé, qu'est-ce que ça veut dire ?* « C'est quand on ne peut pas exprimer qui on est vraiment. Par exemple, quand je fais le ménage pendant que ton père est dans l'avion. »

Et délivre-nous de la tentation. Elle récite vingt Notre Père tous les soirs. Elle plie le dessus-de-lit en bandes exactement égales. Ni ses pieds ni ses mains ne doivent toucher les bords du matelas, et sa tête doit être pile au centre de l'oreiller.

Derrière l'église il y a une statue de la Vierge Marie, dans une robe bleu et blanc qui fait comme un tube d'où sortent ses mains, sa tête et son auréole.

Je vous salue Marie, pleine de grâce. Le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus le fruit de vos entrailles est béni. Sainte Marie mère de Dieu priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Amen.

Dix fois. Les mains, les pieds, tête pile au centre de l'oreiller. Les soirs où elle dort chez Monsieur Bihotz, il fiche tout par terre en venant la border.

Monsieur Bihotz dit que son père a voulu s'amuser, et que c'est aussi une qualité.

★

Tous les enfants ressemblent aux enfants de ce film, *Le Village des damnés*, où des extraterrestres ensemencent les femmes lors d'une nuit amnésique.

Elle a vu cette image à la télévision. Les yeux très pâles d'un enfant pâle. Ça dure une seconde, ce saisissement. Cette seconde où elle s'est vue. Ces yeux qui la regardent, la peau trop blanche, cet autre aux yeux trop clairs et qui est elle, pâle comme la mort, et qui l'oblige à cadencasser son lit de multiples façons, et à cacher sous le drap ce qui dépasse. Sauf quand elle se glisse auprès de Monsieur Bihotz, dont le corps massif la protège.

Nathalie dit qu'on peut tout dire au curé, et même qu'on doit, les mauvaises images dans la tête et les mauvaises actions, pour le pardon. Mais la bite à son père?

Elle voudrait savoir si à l'intérieur d'elle c'est bon ou c'est mauvais. Ce qu'il y a à l'intérieur. À l'intérieur d'une noix. Qu'est-ce qu'on y voit.

★

L'école entière est obsédée par le sexe. Raphaël Bidegarraï lui demande si elle sait ce que c'est, une pute. Il lui explique, patiemment, avec une sorte de pitié excitée.

Baiser, elle n'est pas tout à fait sûre. « On va tous les baiser », dit son père. « Donne-moi un baiser », dit Monsieur Bihotz. « Je me demande quelle tête elle a quand elle jouit », dit Georges à propos d'une hôtesse de l'air; elle comprend que c'est cette phrase-là qui a le rapport le plus sensible avec « pute ».

Elle comprend le mot, elle le comprend définitivement, pour la vie. Un avant et un après de la compréhension du mot pute. À l'intérieur d'une petite fille, il y a une pute.

Raphaël Bidegarraï, qui de toute éternité est le plus grand, fait mettre les filles en rang et les garçons devant. Les filles lèvent leurs jupes, et les garçons leur touchent la culotte.

Le jour où il dénude Peggy Salami, qui déjà porte un nom difficile, tout le monde voit (elle est contente que ce ne soit pas elle) la rigole entre les

jambes, tracée au compas, deux demi-sphères du bas du ventre au bas du dos, deux parties parfaitement jointives mais légèrement écartées, séparant nettement en deux le corps et la classe et le village et le monde, et d'une grande rationalité anatomique, comparée à ce qu'ont son père et Monsieur Bihotz et vraisemblablement tous les hommes.

Sa mère est faite de la même façon. Les poils cachent le devant, mais derrière, il y a les fesses. Elle passe les dimanches d'été nue sur la terrasse, posée d'un côté puis de l'autre pour bronzer sans marques, en se désolant que la mer soit si loin. Ce qui est plus difficile à imaginer, c'est chez Madame Bihotz. Madame Bihotz : forme pyramidale sous une blouse en nylon. Tellement grosse que la rigole, si rigole il y avait, devait être comblée.

Le soir Monsieur Bihotz déshabillait sa mère et la mettait au lit. Elle portait, sous la blouse, une gigantesque combinaison. Sous les bras elle avait comme des seins supplémentaires.

Elle montait sur son lit très haut et Madame Bihotz, débarbouillée et barbue, lui racontait l'histoire du Petit Poucet, ou celle du Chaperon rouge, dans les versions anciennes, qui font peur.

Le dimanche matin Monsieur Bihotz emmenait sa mère à la messe en fauteuil roulant. Il la roulait de chez lui jusqu'au bourg. Ça leur prenait une demi-heure, parce que ça montait raide. Au retour, ça allait beaucoup plus vite, il fallait qu'il fasse contrepoids. Son père, depuis la terrasse, appelait au spectacle, la mère et le fils Bihotz luttant contre la pesanteur.

★

Le dimanche matin son père l'emmenait parfois en promenade.

Il l'autorisait à s'asseoir à l'avant de l'Alpine. Ils s'amusaient à pétarader dans la montée et à foncer dans la ligne droite sous les silos, *vavavoum*. Puis ils redescendaient vers la rivière et le bas-bourg, et ils s'arrêtaient prendre des gâteaux. À partir de là, deux options : la mer, à une heure, ou la base nautique, à cinq minutes.

Ils se garaient devant la base nautique et mangeaient les gâteaux. Son père lui racontait des atterrissages d'urgence et des cumulonimbus à effet aspirateur et le jour où la conne d'hôtesse n'avait pas désarmé les toboggans.

Il disait qu'à Clèves on n'a pas la mer mais qu'on a un joli lac.

Il en grillait une avec Georges au Yacht Club. Sur le mur il y avait un calendrier avec des femmes nues.

Par périodes, aussi, ils se garaient dans des lotissements. Son père lui laissait les gâteaux et la radio et revenait plus tard.

Elle regardait l'eau plate. La voiture tremblait dans les rafales de vent. Elle ouvrait un peu la fenêtre. Le vent gris glissait au ras de l'eau. Il soufflait invisible sur ses joues.

Elle s'asseyait au volant. Elle passait une vitesse debout sur les pédales, puis se rasseyait. La route défilait, traversée de cerfs, contemplée par des lièvres. Ou elle était à bord d'un avion et enclenchait les petits interrupteurs au plafond. Les moteurs ronflaient, elle inclinait le volant et prenait de la vitesse, le sol lâchait prise, elle s'envolait d'un coup et le lac devenait minuscule, une miette bleue.

★

Ce qui est extraordinaire, à une maison près, c'est comme tout change.

Qu'est-ce que ce doit être, par exemple, d'une yourte mongole à un gratte-ciel américain, si de la maison de ses parents à celle des Bihotz (ou à celle de Rose) tout est si différent?

Sa mère lui a rapporté du magasin un tabouret en forme de boîte de Coca-Cola. Et pour son anniversaire, des rideaux imprimés *Statue de la Liberté*. Et Monsieur Bihotz lui a offert un poster qu'elle adore, un soldat qui tombe avec écrit *WHY?* mais sa mère dit que ce n'est pas de son âge.

La chambre de Rose est très différente. Une impression de lumière, quelque chose de délicat. Même les murs, même la forme de la chambre est différente. Il faudrait un autre mot, surtout si on prend maintenant la chambre de Monsieur Bihotz, avec le poster de France Gall et les piles de *Sud-Ouest* et les tasses noircies.

Son père dit que chez Rose, ça sent la rose. Chez les Bihotz ça sent le chien et la soupe, ou plutôt ça sentait la soupe, avant la mort de Madame Bihotz. Dans la chambre de Madame Bihotz ça sent quelque chose d'immobile. Peut-être la poussière. De près,

la poussière ressemble à des peluches de laine, à des petites cendres. Sa mère au magasin passe le chiffon tout le temps, à cause de la circulation. Il y a de plus en plus de poussière, affirme sa mère.

La chambre de ses parents est marron. Les rideaux sont à fleurs orange. Deux lampes assorties sur deux chevets en velours. Quand sa mère est là, elle est tout le temps couchée. Du côté de sa mère, il y a une photo, de petit garçon.

Elle met sa main devant ses yeux et elle joue à enlever un élément, le lit, une lampe, la photo, et tout en est transformé, ce n'est plus la même chambre, un petit rien ça change tout. Et quand son père est là, tout est encore différent.

★

Elle est allongée sur un pupitre de la classe, avec le trou pour l'encrier. Raphaël Bidegarraï, Christian Goyenetche, Nathalie, Rose, Delphine Peyreborde, les deux Villebarrouin, tous les Boursenave, même les petits Lavinasse, tout le monde est là. Superpositions de têtes, paires d'yeux comme des têtes d'épingles, et chacun lui plante des punaises dans le corps. Rouges, comme celles que le maître plante pour tenir la carte du monde – soigneu-

Achévé d'imprimer sur Roto-Page
en mai 2011
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2226 – N° d'édition : 183670
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : août 2011

Imprimé en France



Marie Darrieussecq
Clèves

Cette édition électronique du livre
Clèves de MARIE DARRIEUSSECQ
a été réalisée le 12 mai 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mai 2011 par Floch à Mayenne
(ISBN : 9782818013977)
Code Sodis : N49354 - ISBN : 9782818013991
Numéro d'édition : 183670